BENEDICTE HEIM, *ALY EST GRAND*. UNE ENSEIGNANTE PAS COMME LES AUTRES[1]

Emanuel TURC
"Babeș-Bolyai" University of Cluj-Napoca

Abstract: This article is based on Bénédicte Heim's Aly est grand, an autobiographical text in which the authoress describes her own scholar and professional trajectory, both marked by a compulsive refuse of any kind of authority or conformism. Working as a teacher is a permanent frustration for her. She is not able to impose herself as a traditional educator, because she is disgusted by anything that restraints the freedom of thinking and speaking. She refuses her own authority. Her only salvation from this limited world is writing. This is what makes her carry on teaching. All the positive and negative energies inherent to this profession are primarily writing resources.

Keywords: teacher, authority, conformism, revolt, violence, writing.

Née en 1970 à Strasbourg, Bénédicte Heim est professeur de français dans un collège de banlieue parisienne. Le professorat et l'écriture sont pour elle des activités complémentaires. Elle investit les réalités quotidiennes de l'école, les énergies inépuisables de ce milieu, dans la création littéraire. C'est ainsi que paraît en 2007 *Aly est grand*[2], un livre sur son propre parcours d'élève et de professeur. Un livre sur le rôle purificateur de l'écriture, également, car écrire est, pour cette jeune enseignante, un exutoire à l'humiliation et à la violence dont elle se heurte jour après jour. Oui, enseigner peut être un métier terriblement difficile. Nombreux sont les auteurs qui se penchent sur les bas-fonds du système scolaire français, ce « tiers monde de l'éducation »[3], pour révéler des choses inimaginables dans une institution respectable. Il y a vraiment de quoi être indigné à la lecture de leurs ouvrages[4].

Mais, paradoxalement, dans le cas de Bénédicte Heim, la révolte ne vise pas ce côté du métier. Si, en général, les enseignants de nos jours plaignent l'affaiblissement de leur autorité, cette professeur repousse toute forme d'autorité institutionnelle : « L'autorité, je m'en fous, je m'en contrefous. Je suis contre l'autorité y compris la mienne propre. Celle que je suis censée incarner. Je la sabre, la saborde délibérément. Je la délègue aux enfants. Je leur laisse, je leur donne, je leur confie le pouvoir afin qu'ils apprennent à en faire bon usage. » (p. 71). Le lecteur se rend donc vite compte qu'il a affaire à une enseignante atypique. Dès sa plus tendre enfance, elle est hostile à la soumission, au conformisme, au jugement étriqué. Le

[1] Cet article a été publié sous le titre « Bénédicte Heim, *Aly est grand*. Une enseignante pas comme les autres » in *Literaport* – Revue annuelle de la littérature francophone, n° 1 : *La révolte dans la littérature française*, Études rassemblées et présentées par Krystyna Modrzejewska, Université d'Opole, Département de langue et culture françaises, Éditions Wydawnictwo Uniwersytetu Opolskiego, Opole, 2014, pp. 141-148.

[2] Bénédicte Heim, *Aly est grand*, Paris, Les Contrebandiers Éditeurs, 2007. Les références de page entre parenthèses renvoient à cette édition.

[3] Nous empruntons ce syntagme à Christian Cogné, dont l'ouvrage, *Requiem pour un émeutier*, est sous-intitulé *La naissance d'un tiers monde de l'éducation* (Éditions Actes Sud, 2010).

[4] À part Christian Cogné, nous avons également étudié Émilie Sapielak, *L'école de la honte* (2010), Aymeric Patricot, *Autoportrait du professeur en territoire difficile* (2011), François Bégaudeau, *Entre les murs* (2006) et Alice Vergneau, *Chroniques d'un collège ordinaire* (2012).

BDD-A21926 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:02:14 UTC)

début de son parcours scolaire a été un supplice permanent – règles absurdes, uniformité, platitude, confiscation de toute liberté. Elle le dit elle-même : « Je n'ai rien appris à l'école, rien. Dès l'origine, j'ai manifesté pour cette vénérable institution une aversion totale, irréversible. […] Je ne voulais pas y aller, je ne voulais pas être là, le groupe déjà, cet assemblage hétéroclite de mômes jacasseurs et enragés, m'inspirait une horreur insurmontable et inlassablement, jour après jour, je criais mon désaccord, mon impuissance, mon dégoût. » (p. 12).

Elle sera vite obligée d'entrer dans le rang, de se plier aux normes, c'est-à-dire de faire compromis avec sa nature « asociale, autiste, ou singulièrement lucide » (p.12). Elle y parviendra, en apparence, elle sera même la première de la classe, mais jamais elle ne consentira à cette « barbarie qui consiste à parquer des gosses dans une salle toute la sainte journée afin de les soumettre au formatage obligatoire et de leur inculquer les rudiments de la sacro-sainte vie collective » (p. 12), autrement dit, à cette « écœurante harmonie dont je dénonçais les lézardes et l'imposture fondamentale » (p. 13). Tout ce refoulement dure jusqu'à ce que le langage écrit lui devienne accessible. La lecture d'abord, l'écriture ensuite, seront son refuge dans la « parole secrète » (p. 15). Elle voyage dans des mondes alternatifs où elle se procure tout ce dont elle a besoin : « la vie, la vie crue, flamboyante, déployée, la fièvre, les vertiges, les éblouissements, les drames, les apothéoses, la vie saignante, cinglante, battante, le poignant, l'intense, l'écarlate, le sang fertile, fluvial, affolé, la tête fleurie, étoilée, le cœur ensemencé d'élans, d'audaces, le cœur innombrable, le cœur rayonnant, la peau retournée, la chair à vif, la chair béante, exultante, extasiée […]. » (pp. 15-16). La vie intérieure prend donc un rôle compensatoire par rapport à l'existence sociale. Ce besoin compulsif de vivre tout au maximum ne peut être satisfait que dans un monde parallèle – la littérature. Les mots et les émotions sont les armes dont elle dispose pour combattre le réel asphyxiant.

Adulte, Bénédicte ne renoncera pas à l'écriture. Elle y mettra encore plus d'ardeur et choisira un second métier en apparent désaccord avec sa liberté d'esprit, mais en parfait accord avec ses préoccupations littéraires et, surtout, avec sa nature contestataire, car s'il y a révolte, il y a expression artistique. Le permanent contact humain dans le milieu scolaire signifie pour l'écrivaine « la matière brûlante, essentielle, de la vie » (p. 157), en d'autres mots, la matière première de création littéraire. Revenons alors à la figure de l'enseignante Bénédicte Heim, qui n'est, comme nous l'avons anticipé, que l'avatar de la petite fille non-conformiste d'autrefois. Au début du récit, la voilà devant l'une des épreuves inhérentes dans la carrière didactique – l'inspection. Et il n'y pas meilleure occasion de s'attaquer aux règles et aux personnes qui les incarnent.

Ce sont eux, toujours, ces gens-là, qui m'ont meurtrie, abominablement, les inspecteurs, les contempteurs, assassins de toute poésie, ceux qui imposent des bornes à l'inspiration, aux pulsions, à l'élan primordial, ceux qui incarcèrent le feu, ceux qui éteignent l'envie, ceux qui musèlent le cri, qui tarissent la sève et flétrissent les fruits, ceux qui tabassent le torride, le tellurique, les transes, ceux qui veulent que rien ne tremble ni ne frémisse, que se dissolve l'imaginaire, ceux qui optent pour grillagement de la pensée, ceux qui se prononcent pour la vie couchée, ceux qui se déclarent en faveur de la mort. N'être plus qu'un rouage, un pion avec l'assujettissement pour unique horizon, l'assujettissement et rien d'autre. Ô ce cortège, cette farandole d'esclaves consentants que ne traverse pas la moindre étincelle de révolte ! Ô cette interminable théorie de souris grises soumises, les tyrans miniatures, tour à tour esclaves et bourreaux, ceux qui étranglent-électrocutent les voyants hallucinés, qui tabassent la foudre, la pulpe, la sève, le brut, l'intense, le vivace, l'or, l'ambre, le musc, tout ce qui pulse, gicle, jaillit, éclabousse d'ardeur et de lumière, ceux qui laissent ne subsister de la vie que sa version déteinte, dégradée et dégradante, tous ceux-là qu'ils soient

BDD-A21926 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:02:14 UTC)

septante fois maudits, qu'ils macèrent dans leurs marais nauséeux, qu'ils avalent l'ombre qu'ils propagent jusqu'à ce qu'ils en crèvent ! (pp. 17-18).

Voilà comment la rage meurtrière de l'enseignante contre les inspecteurs explose en un flux de récriminations et malédictions. C'est une véritable exécution par les mots. Ce discours radicalisé est-il justifié ? N'oublions pas que c'est la vision d'un artiste. Qu'il s'agisse de satisfaction ou de révolte, lui, l'artiste, ressent et exprime des émotions extrêmes. Sa rage est tout d'abord contenue dans son for intérieur, réprimée jusqu'à la limite de l'intenable, pour être ensuite déversée dans l'écriture. Quant à l'inspecteur, il n'est que le représentant de tout un ordre établi, sans lequel le système éducatif ne pourrait pas fonctionner. Pourquoi alors ce propos virulent ? – Question déjà rhétorique. C'est toujours Bénédicte qui nous donne la réponse :

Parce que les rapports de force m'emmerdent tellement ! Parce que je ne veux pas m'altérer, me corrompre, m'aliéner là-dedans. Je transcende. Je m'en fous carrément, oui je n'en ai carrément rien à foutre. Je suis tellement en faveur de la liberté que je ne veux pas toucher à celle des élèves (cela me hérisse, cela me tord les tripes quand je suis contrainte de le faire) si génératrice de désordre soit-elle. Peut-être est-ce là une forme suprême de violence ? En tout cas, c'est une forme suprême d'insoumission qui me va très bien, qui me va à ravir… (p. 64)

Autrement dit, « je suis si fondamentalement rétive à tout ce qui est vie officielle, sociale, administrative, je suis tellement en désaccord avec cet aspect-là du réel, je vis tellement dans une autre dimension […]. Je suis tellement jalouse de ma liberté que je ne supporte pas qu'on en confisque la moindre bribe. Je ne supporte pas d'avoir à rendre des comptes à qui que ce soit. […] Je suis si peu en règle, si peu "dans la ligne du parti" ! » (pp. 16-17).

Le désordre en classe est donc une forme de liberté, sans laquelle le processus d'enseignement-apprentissage n'est pas efficace. Peu importent la fatigue, l'usure physique et nerveuse et les tensions accumulées par l'enseignant. Il n'est pas question de « méthode » chez Bénédicte Heim, mais de sa manière d'être. Ne pas imposer de barrière aux élèves n'est pas un principe pédagogique, mais un principe de vie. Elle exige même ce manque de discipline, elle a constamment besoin de ce refus du conformisme. Le propos suivant en témoigne :

Ces élèves-là, je me sens appariée à eux parce qu'ils ne sont pas formatés. Leur sauvagerie répond à la mienne. Leur violence amadoue la mienne, elle la dompte de manière stupéfiante, auprès d'eux je suis un ange de douceur, de patience, de compréhension, ma fureur, ma frénésie refluent inexplicablement. Est-ce l'amour ? Oui, c'est l'amour et cette obscure fraternité qui nous lie, une fraternité animale, une contiguïté de bêtes sauvages, traquées, meurtries au plus profond, meurtries originellement, aux racines mêmes de la vie. (pp. 70-71).

Manifestement, il y a une connivence entre élève et professeur. « Amour » et « fraternité » sont les mots qui définissent cette relation. Mais tous les élèves n'adhérent pas à ce libertinisme, ou simplement, leur nature est dépourvue de l'effervescence que l'enseignante aime tant. À propos de ceux-ci, elle dit : « Les élèves lisses, aseptisés, sans aspérités, les élèves passés au rouleau compresseur, je ne peux pas. Ça m'asphyxie. Ceux-là aussi, ceux que j'ai choisis, sont conditionnés par les lois, les codes redoutables de la cité. Mais je préfère leur rage non muselée, leur jaillissement brut à la morne et plate conformité des autres. » (p. 71). Le même rejet vis-à-vis du langage de « carton-pâte » (p. 120) utilisé lors des réunions pédagogiques :

Je ne sais même pas de quoi ils parlent ! Cela m'est absolument inintelligible, il s'agit d'une langue étrangère dont je ne pénètre pas les arcanes. Je ne comprends pas le sens de tout cela. Il est bien entendu exclu que j'intervienne et que j'essaie d'exposer « l'objet » de ma

BDD-A21926 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:02:14 UTC)

quête à moi : la liberté, l'amour, la création. C'est tellement hors de propos ! C'est tellement inadmissible et dangereux à leurs yeux ! Ça n'entre pas dans les catégories du discours préfabriqué. […] Ils parlent en termes « d'objectifs », « d'outils », de « tronc commun », de « banques de données »… un langage de sécateur qui débite la vie en morceaux. Je suis épouvantée tant c'est gerbatoire. Et pourtant il s'agit d'hommes et de femmes de bonne volonté, nul doute là-dessus. Mais ils sont morts, archi-morts ! Combien je préfère les intempestifs « Nique ta race ! » de mes élèves (même si eux trafiquent la parole d'une autre façon, pour se soustraire à toute responsabilité). Eux, au moins, ils sont vivants ! (pp. 120-121).

Ce langage stéréotypé, ces formules toutes faites, tiennent du ridicule. Leur capacité d'expression est réduite au minimum, ce qui équivaut à une prise de liberté, d'où la révolte criante de l'enseignante. Le « parler » didactique, en général, est pour elle une forme d' « incarcération mentale » (p. 137). On n'en peut plus : « Voilà. Voilà qui me donne très exactement envie de hurler. […] Cette parole tronçonnée, débitée en rondelles ! Quelle oppression ! On ne peut, à mon sens, trouver meilleure explication à la violence qui sourdement s'amasse dans le corps de ces enfants incessamment bombardés d'inepties, corsetés dans des cadres aussi débilitants. Au secours ! Pitié pour eux ! » (p. 137). Tous ces personnels éducatifs parlent comme des robots, comme s'ils travaillaient dans une entreprise, et non pas dans une école – lieu de vie, par excellence. C'est, du moins, le point de vue de Bénédicte Heim. Sa dogme à elle serait la suivante : Il faut vivre au maximum à tous les niveaux, y compris par le langage. Les sens et l'intellect doivent se conjuguer avec la parole pour que l'homme soit en harmonie avec lui-même.

Comment se tenir alors à l'écart de cette « prostitution de la parole » (p. 109) ? Comment libérer et animer les mots ? Par l'écriture, ce remède à tous les maux dont l'enseignante souffre. Produit de la douleur d'abord, voie vers le bonheur ensuite, l'écriture est pour elle non seulement un mode d'expression, mais un mode de vie aussi. Grâce à cette réalité adaptée, alternative,

Je pouvais enfin parler en mon nom.

Les mots devenaient ma force motrice. […]

À l'intérieur de moi se créait un ordre nouveau, les rapports entre la matière, le volume, le poids des choses subissaient une redistribution complète.

J'étais le lieu d'un remaniement complet de l'être, d'une refonte radicale autant qu'irréversible.

Toutes les ordonnances, les agencements antérieurs étaient révoqués.

Je pouvais ferrailler avec le monde à partir de mes véritables dimensions.

L'écriture était mon sésame, mon talisman, mon pentacle, mon emblème fabuleux par quoi tout se descellait.

Je me pressais à de fastueuses fêtes intimes.

De mes mains très pieuses, j'étendais sur le monde ma tendresse et ma vénération.

Dans mon cœur ouvert par la douleur, l'amour s'engouffra.

J'entrai enfin dans l'amour. (pp. 117-118).

C'est l'écriture qui fait Bénédicte continuer d'enseigner, parce que les énergies positives et négatives inhérentes à ce métier – exercé dans la banlieue parisienne, rappelons-le – sont essentiellement des sources de création littéraire. La médiocrité et la laideur sont converties en beauté artistique. Montrons-le par ces phrases chargées de haine vis-à-vis de ses collègues, les représentants de toute la classe enseignante : « J'ai juste envie de décapiter ces pièces de bétail à l'âme hideusement calibrée et contrefaite que sont mes collègues. La proximité de tant de petitesse, de bassesse honteusement et continuellement cultivée m'écorche, me met terriblement à vif. […] Vraiment, être environnée de médiocrité est une souffrance que je ne parviens plus à compenser. » (pp. 140-141). Lorsqu'elle parle de

BDD-A21926 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:02:14 UTC)

« décapiter ces pièces de bétail », l'effet produit sur le lecteur est très fort. S'agit-il vraiment d'une rage meurtrière ? Les simples rapports institutionnels, car il n'est pas question ici de rapports personnels, ne peuvent guère justifier un tel propos. Les états d'âme sont donc poussés à l'extrême par l'écriture, ce qui dote le texte d'une poéticité exceptionnelle.

L'expression de cette exaspération « chronique » se poursuit de la même manière : « Mon corps est aussi peu disposé que possible à se plier, se soumettre à la machine broyeuse, à l'engrenage denté du collège. Il piaffe, fulmine, pétarde de fureur. Il ne veut plus se laisser enrôler, enrégimenter. Il y a eu trop de semaines, trop d'usure, de fatigue, de perte, d'évaporation du sens. » (p. 140). La patience, la résistance et la capacité d'adaptabilité atteignent leurs dernières limites : « Il va falloir que je muselle ma rage et ce sera difficile car je suis par avance excédée au-delà de tout, j'ai peur de franchir la ligne qui sépare l'exaspération de l'instinct meurtrier… » (p. 140). Dans ces conditions, sombrer dans la dépression est quasi inévitable. Son « complexe d'Icar » (p. 25) l'amènera dans un état physique et psychique déplorable, décrit, dans le style qui la caractérise, sur des pages entières. En voici quelques lignes : « Et puis un jour je n'ai plus pu. Me lever. Y aller. Je ne pouvais plus même dormir. […] Presque grabataire, je me traînais de mon lit d'infortune au canapé brulé par mes insomnies, consumé par mes larmes, je ne pouvais plus accomplir un seul geste qui ne m'arrachât un cri de douleur, j'étais entièrement calcinée de l'intérieur. » (pp. 109-110). Le médecin saisit vite la cause : « Vous êtes exagérément idéaliste, vous êtes mystique, vous faites une dépression réactionnelle. » (p. 110).

Mais cette phase n'est pas décisive pour le parcours professionnel de la jeune enseignante, car elle résistera héroïquement en poste. Elle se remettra de ce bouleversement et, peu à peu, connaîtra l'amour, ce « miracle alchimique » (p. 167) qui la liera à ses élèves. Elle s'en rendra compte au moment où elle annoncera son absence pour l'année suivante, le temps de reprendre ses forces. Sa manière atypique d'enseigner et, en fin de compte, de vivre, méprisée par le personnel enseignant, lui a valu l'affection des élèves. Un exemple :

Aujourd'hui encore, avalanche de bienfaits, torrentielle cascade de déclarations passionnées, de témoignages amoureux (messages épistolaires ou écrits au tableau ou proférés de vive voix) : « Madame on vous aime », « Madame on vous adore, vous êtes une prof exemplaire, on a passé des moments formidables, inoubliables avec vous, on vous oubliera jamais, vous êtes trop gentille, trop sympa, merci pour tout, vous nous avez apporté plein de choses, on espère qu'on vous aura en cinquième… » […] Et voilà, je me retrouve toute pantelante, le cœur gros (pour la première fois depuis des années) d'avoir à quitter ces enfants tant aimés (tant maudits aussi), j'en ai le cœur retourné, le cœur au bord des larmes. Je suis bouleversée. La métamorphose a eu lieu. Tout a germé et la moisson est miraculeuse. Ces enfants contiennent l'immensité. L'amour est. (pp. 166-167).

Oui, elle ne s'est pas trompée dans son approche du métier. C'est comme cela qu'il faut enseigner. Son instinct, auquel seule elle s'est fiée, s'érige souverain. Elle est maintenant récompensée : « Ce flux torrentiel d'amour que les élèves firent déferler sur moi. Non, ce n'est pas une juste rétribution mais une récolte pharaonique. […] Je suis transpercée, émiettée par une joie qui excède mes forces, par le glaive sacré qui départage l'ordinaire et le divin. Je suis électrisée par la foudre du bonheur qui me frappe. » (p. 167). C'est la meilleure confirmation de sa vocation : enseigner et, ce faisant, « diffuser l'amour, le propager là où il fait si durement défaut. » (p. 168).

La révolte est finalement génératrice d'amour. Elle est également fondatrice de la démarche créatrice. D'ailleurs, la ligne de conduite de cette enseignante repose sur « la devise qui s'est inscrite en moi l'année de mes quinze ans : aimer et créer. » (p. 167). Le livre se termine par l'apologie de sa manière d'enseigner : « Que soient louées l'inspiration, la détermination, la passion qui me tinrent lieu de boussole et d'axe tout au long de l'année. […] J'étais sans modèle, sans référence, j'ai tout crée. » (pp. 167-168). *Aly est grand* – Aly étant le

BDD-A21926 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:02:14 UTC)

nom d'un élève souvent évoqué – décrit donc, sous forme de journal, les tribulations d'une inadaptée sociale qui ne se contente pas d'exister. Elle veut vivre !

BIBLIOGRAPHIE

Anzieu, Didier, *Le corps de l'œuvre. Essai psychanalytique sur le travail créateur*, Paris, Éditions Gallimard, 1981.

Capel, Fanny, *Qui a eu cette idée folle un jour de casser l'école ?*, Paris, Éditions Ramsay, 2006.

Cogné, Christian, *Requiem pour un émeutier*, Paris, Éditions Actes Sud, coll. « Le Préau », 2010.

Heim, Bénédicte, *Aly est grand*, Paris, Les Contrebandiers Éditeurs, 2007.

Lecarme, Jacques et Lecarme-Tabone, Éliane, *L'autobiographie*, Paris, Éditions Armand Collin, 2004.

Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975.

Maschino, Maurice, *L'école de la lâcheté*, Paris, Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2007.

Prost, Antoine, *Éloge des pédagogues*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1990.

Sapielak, Émilie, *L'école de la honte*, Paris, Éditions Don Quichotte, 2010.

BDD-A21926 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:02:14 UTC)